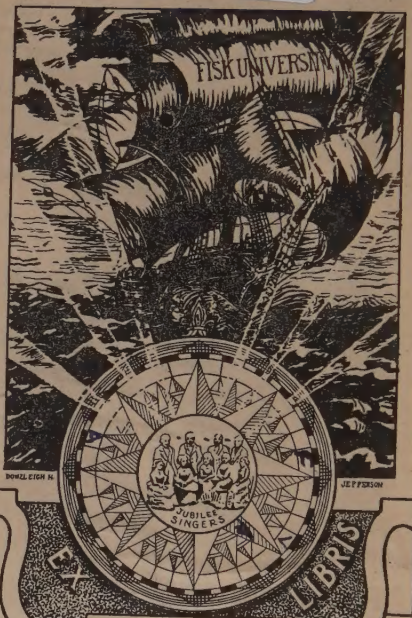
FISK UNIVERSITY
Monsieur Teste
c.1
3 1865 00108994 4



FISK UNIVERSITY LIBRARY
NASHVILLE, TENN.

843
NO. 35752 V166m

MONSIEUR TESTE

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LA JEUNE PARQUE (*épuisé*).

id. deuxième édition dans la collection *Une œuvre un portrait*, avec un portrait par Picasso (*épuisé*).

ODES, avec des ornements de Paul Vera (*épuisé*).

LE SERPENT, avec des ornements gravés sur bois par Paul Vera (*épuisé*).

LA SOIRÉE AVEC M. TESTE (*épuisé*).

id. deuxième édition dans la collection *Une œuvre un portrait*, avec un portrait de M. Teste, par B. Naudin (*épuisé*).

CHARMES, avec des ornements typographiques dans le style du XVII^e^ siècle (*épuisé*).

EUPALINOS ou l'Architecte, suivi de L'AME ET LA DANSE.

VARIÉTÉ.

UNE CONQUÊTE MÉTHODIQUE (collection *Une œuvre un portrait*, avec un portrait de Paul Valery gravé sur bois par G. Aubert, d'après un croquis de l'auteur).

VERS ET PROSE, édition ornée d'aquarelles de Pierre Laprade.

CAHIER B 1910.

MONSIEUR TESTE, 1 vol. in-16 Jésus.

LA JEUNE PARQUE, 1 vol. in-16 Jésus.

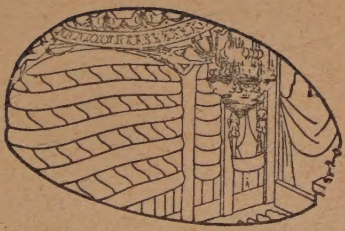
ALBUM DE VERS ANCIENS, 1 vol. in-16 Jésus.

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

LETTRE SUR MALLARMÉ, adressée à Jean Royère.

PAUL VALÉRY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MONSIEUR TESTE



24ème édition

PARIS
Librairie Gallimard
ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, rue de Grenelle (VIe)

FISK UNIVERSITY
LIBRARY

FM 34

LA PRÉSENTE ÉDITION A ÉTÉ TIRÉE A TROIS CENTS QUARANTE-SEPT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER SOUS COUVERTURE SPÉCIALE, DONT TROIS CENTS NUMÉROTÉS DE 1 A 300 ET QUARANTE-SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE DE I A XLVII.

35752
843
V166m

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE.
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1929.

PREFACE

Ce personnage de fantaisie dont je devins l'auteur au temps d'une jeunesse à demi littéraire, à demi sauvage ou... intérieure, a vécu, semble-t-il, depuis cette époque effacée, d'une certaine vie, — *que ses réticences plus que ses aveux ont induit quelques lecteurs à lui prêter* (1).

Teste fut engendré, — dans une chambre où Auguste Comte a passé ses premières années, — pendant une ère

(1) Cette préface a été écrite pour la deuxième traduction en anglais de la *Soirée avec M. Teste.*

d'ivresse de ma volonté et parmi d'étranges excès de conscience de soi.

J'étais affecté du mal aigu de la précision. Je tendais à l'extrême du désir insensé de comprendre, et je cherchais en moi les points critiques de ma faculté d'attention.

Je faisais donc ce que je pouvais pour augmenter un peu les durées de quelques pensées. Tout ce qui m'était facile m'était indifférent et presque ennemi. La sensation de l'effort me semblait devoir être recherchée, et je ne prisais pas les heureux résultats qui ne sont que les fruits naturels de nos vertus natives. C'est dire que les résultats en général, — et par conséquence, les œuvres, — m'importaient beaucoup moins que l'énergie de l'ouvrier, — substance des choses qu'il espère. Ceci prouve que la théologie se retrouve un peu partout.

Je suspectais la littérature, et jusqu'aux

travaux assez précis de la poésie. L'acte d'écrire demande toujours un certain « sacrifice de l'intellect ». On sait bien, par exemple, que les conditions de la lecture littéraire sont incompatibles avec une précision excessive du langage. L'intellect volontiers exigerait du langage commun des perfections et des puretés qui ne sont pas en sa puissance. Mais rares sont les lecteurs qui ne prennent leur plaisir que l'esprit tendu. Nous ne gagnons les attentions qu'à la faveur de quelque amusement ; et cette espèce d'attention est passive.

Il me semblait indigne, d'ailleurs, de partir mon ambition entre le souci d'un effet à produire sur les autres, et la passion de me connaître et reconnaître tel que j'étais, sans omissions, sans simulations, ni complaisances.

Je rejetais non seulement les Lettres, mais encore la Philosophie presque tout

entière, parmi les Choses Vagues et le
Choses Impures auxquelles je me refusai
de tout mon cœur. Les objets traditionnels
de la spéculation m'excitaient si malaisé
ment que je m'étonnais des philosophe
ou de moi-même. Je n'avais pas compri
que les problèmes les plus relevés ne s'im
posent guère, et qu'ils empruntent beau
coup de leur prestige et de leurs attrai
à certaines conventions *qu'il faut con*
naître et recevoir pour entrer chez le
philosophes. La jeunesse est un temp
pendant lequel les conventions sont,
doivent être, mal comprises : ou aveugl
ment combattues, ou aveuglément obéie
On ne peut pas concevoir, dans les com
mencements de la vie réfléchie, que seul
les décisions arbitraires permettent
l'homme de fonder quoi que ce soit
langage, sociétés, connaissances, œuvr
de l'art. Quant à moi, je le concevais
mal que je m'étais fait une règle de ten

crètement pour nulles ou méprisables
utes les opinions et coutumes d'esprit
i naissent de la vie en commun et de
s relations extérieures avec les autres
nmes, et qui s'évanouissent dans la
itude volontaire. Et même je ne pouvais
ger qu'avec dégoût à toutes les idées
à tous les sentiments qui ne sont
gendrés ou remués dans l'homme que
r ses maux et par ses craintes, ses
oirs et ses terreurs ; et non librement
r ses pures observations sur les choses
en soi-même.

J'essayais donc de me réduire à mes
opriétés réelles. *J'avais peu de con-*
nce dans mes moyens, et je trouvais
moi sans nulle peine tout ce qu'il
llait pour me haïr ; mais j'étais fort
mon désir infini de netteté, de mon
épris de convictions et des idoles, de
on dégoût de la facilité et de mon senti-
ent de mes limites. Je m'étais fait une

île intérieure que je perdais mon temps reconnaître et à fortifier...

M. Teste est né quelque jour d'u souvenir récent de ces états.

C'est en quoi il me ressemble d'aus près qu'un enfant semé par quelqu'u dans un moment de profonde altérati de son être, ressemble à ce père hors soi-même.

Il arrive, peut-être, que l'on abandon de temps à autre à la vie la créatu exceptionnelle d'un moment exceptionn Il n'est pas impossible, après tout, q la singularité de certains hommes, leu valeurs d'écart, bonnes ou mauvais soient dues quelquefois à l'état insta tané de leurs générateurs. Il se peut q l'instable ainsi se transmette et se don quelque carrière. N'est-ce point là, d'a leurs, dans l'ordre de l'esprit, la fon tion de nos œuvres, l'acte du tale

l'objet même du travail, et en somme, l'essence du bizarre instinct de faire survivre à soi ce que l'on obtint de plus rare ?

Revenant à M. Teste, et observant que l'existence d'un type de cette espèce ne pourrait se prolonger dans le réel pendant plus de quelques quarts d'heure, je dis que le problème de cette existence et de sa durée suffit à lui donner une sorte de vie. Ce problème est un germe. Un germe vit; mais il en est qui ne sauraient se développer. Ceux-ci essayent de vivre, forment des monstres, et les monstres meurent. En vérité, nous ne les connaissons qu'à cette propriété remarquable *de ne pouvoir durer.* Anormaux *sont les êtres qui ont un peu moins d'avenir que les* normaux. *Ils sont semblables à bien des pensées qui contiennent des contradictions cachées. Elles se produisent à l'esprit, paraissent justes et fécondes,*

mais leurs conséquences les ruinent, et leur présence bientôt leur est funeste.

— Qui sait si la plupart de ces pensées prodigieuses sur lesquelles tant de grands hommes, et une infinité de petits, ont pâli depuis des siècles, ne sont point des monstres psychologiques, — des Idées Monstres, *— enfantés par l'exercice naïf de nos facultés interrogeantes que nous appliquons un peu partout, — sans nous aviser que nous ne devons raisonnablement questionner que ce qui peut véritablement nous répondre ?*

Mais les monstres de chair rapidement périssent. Toutefois ils ont existé quelque peu. Rien de plus instructif que de méditer sur leur destin.

Pourquoi M. Teste est-il impossible ? — C'est son âme *que cette question.* Elle vous change en M. Teste. *Car il n'est point autre que le démon même de la possibilité. Le souci de l'ensemble de ce*

qu'il peut le domine. Il s'observe, il manœuvre, il ne veut pas se laisser manœuvrer. Il ne connaît que deux valeurs, deux catégories, qui sont celles de la conscience réduite à ses actes : le possible et l'impossible. *Dans cette étrange cervelle, où la philosophie a peu de crédit, où le langage est toujours en accusation, il n'est guère de pensée qui ne s'accompagne du sentiment qu'elle est provisoire ; il ne subsiste guère que l'attente et l'exécution d'opérations définies. Sa vie intense et brève se dépense à surveiller le mécanisme par lequel les relations du connu et de l'inconnu sont instituées et organisées. Même, elle applique ses puissances obscures et transcendantes à feindre obstinément les propriétés d'un système isolé où l'infini ne figure point.*

Donner quelque idée d'un tel monstre, en peindre les dehors et les mœurs ;

esquisser du moins un Hippogriffe, une Chimère de la mythologie intellectuelle, exige, — et donc excuse, — l'emploi, sinon la création, d'un langage forcé, parfois énergiquement abstrait. Il y faut également de la familiarité et jusqu'à quelques traces de cette vulgarité ou trivialité que nous nous permettons avec nous-mêmes. Nous ne gardons pas de ménagements avec celui qui est en nous.

Le texte assujetti à ces conditions très particulières n'est certainement pas d'une lecture trop aisée dans l'original. Davantage doit-il présenter à qui veut le transporter dans une langue étrangère des difficultés presque insurmontables...

LA SOIRÉE AVEC MONSIEUR TESTE

Vita Cartesii res est simplicissima...

La bêtise n'est pas mon fort. J'ai vu beaucoup d'individus, j'ai visité quelques nations, j'ai pris ma part d'entreprises diverses sans les aimer, j'ai mangé presque tous les jours, j'ai touché à des femmes. Je revois maintenant quelques centaines de visages, deux ou trois grands spectacles, et peut-être la substance de vingt livres. Je n'ai pas retenu le meilleur ni le pire de ces choses : est resté ce qui l'a pu.

Cette arithmétique m'épargne de m'étonner de vieillir. Je pourrais aussi

faire le compte des moments victorieux de mon esprit, et les imaginer unis et soudés, composant une vie *heureuse*... Mais je crois m'être toujours bien jugé. Je me suis rarement perdu de vue ; je me suis détesté, je me suis adoré, — puis nous avons vieilli ensemble.

Souvent, j'ai supposé que tout était fini pour moi, et je me terminais de toutes mes forces, anxieux d'épuiser, d'éclairer quelque situation douloureuse. Cela m'a fait connaître que nous apprécions notre propre pensée beaucoup trop d'après l'*expression* de celle des autres ! Dès lors, les milliards de mots qui ont bourdonné à mes oreilles, m'ont rarement ébranlé par ce qu'on voulait leur faire dire ; et tous ceux que j'ai moi-même prononcés à autrui, je les ai senti se distinguer toujours de ma pensée, — car ils devenaient *invariables*.

Si j'avais décidé comme la plupart des hommes, non seulement je me serais cru leur supérieur, mais je l'aurais paru. Je me suis préféré. Ce qu'ils nomment un être supérieur est un être qui s'est trompé. Pour s'étonner de lui, il faut le voir, — et pour être vu il faut qu'il se montre. Et il me montre que la niaise manie de son nom le possède. Ainsi, chaque grand homme est caché d'une erreur. Chaque esprit qu'on trouve puissant, commence par la faute qui le fait connaître. En échange du pourboire public, il donne le temps qu'il faut pour se rendre perceptible, l'énergie dissipée à se transmettre et à préparer la satisfaction étrangère. Il va jusqu'à comparer les jeux informes de la gloire, à la joie de se sentir unique — grande volupté particulière.

J'ai rêvé alors que les têtes les plus fortes, les inventeurs les plus sagaces, les connaisseurs le plus exactement de la pensée devaient être des inconnus, des avares, des hommes qui meurent sans avouer. Leur existence m'était révélée par celle même des individus éclatants, un peu moins *solides*.

L'induction était si facile que j'en voyais la formation à chaque instant. Il suffisait d'imaginer les grands hommes ordinaires, purs de leur première erreur, ou de s'appuyer sur cette erreur même pour concevoir un degré de conscience plus élevé un sentiment de la liberté d'esprit moins grossier. Une opération aussi simple me livrait des étendues curieuses, comme si j'étais descendu dans la mer. Perdus dans l'éclat des découvertes publiées, mais à côté des inventions méconnues que le commerce, la peur, l'ennui, la misère commettent

chaque jour, je croyais distinguer des chefs-d'œuvre intérieurs. Je m'amusais à éteindre l'histoire connue sous les annales de l'anonymat.

C'étaient, invisibles dans leurs vies limpides, des solitaires qui savaient avant tout le monde. Ils me semblaient doubler, tripler, multiplier dans l'obscurité chaque personne célèbre, — eux, avec le dédain de livrer leurs chances et leurs résultats particuliers. Ils auraient refusé, à mon sentiment, de se considérer comme autre chose que des choses...

Ces idées me venaient pendant l'octobre de 93, dans les instants de loisir où la pensée se joue seulement à exister.

Je commençais de n'y plus songer, quand je fis la connaissance de M. Teste. (Je pense maintenant aux traces qu'un homme laisse dans le petit espace où

il se meut chaque jour.) Avant de me lier avec M. Teste, j'étais attiré par ses allures particulières. J'ai étudié ses yeux, ses vêtements, ses moindres paroles sourdes au garçon du café où je le voyais. Je me demandais s'il se sentait observé. Je détournais vivement mon regard du sien, pour surprendre le sien me suivre. Je prenais les journaux qu'il venait de lire, je recommençais mentalement les sobres gestes qui lui échappaient ; je notais que personne ne faisait attention à lui.

Je n'avais plus rien de ce genre à apprendre, lorsque nous entrâmes en relation. Je ne l'ai jamais vu que la nuit. Une fois dans une sorte de b... ; souvent au théâtre. On m'a dit qu'il vivait de médiocres opérations hebdomadaires à la Bourse. Il prenait ses repas dans un petit restaurant de la rue Vivienne. Là, il mangeait comme on se

purge, avec le même entrain. Parfois, il s'accordait ailleurs un repas lent et fin.

M. Teste avait peut-être quarante ans. Sa parole était extraordinairement rapide, et sa voix sourde. Tout s'effaçait en lui, les yeux, les mains. Il avait pourtant les épaules militaires, et le pas d'une régularité qui étonnait. Quand il parlait, il ne levait jamais un bras ni un doigt : il avait *tué la marionnette*. Il ne souriait pas, ne disait ni bonjour ni bonsoir ; il semblait ne pas entendre le « Comment allez-vous ? »

Sa mémoire me donna beaucoup à penser. Les traits par lesquels j'en pouvais juger, me firent imaginer une gymnastique intellectuelle sans exemple. Ce n'était pas chez lui une faculté excessive, — c'était une faculté éduquée ou transformée. Voici ses propres paroles :

« Il y a vingt ans que je n'ai plus de livres. J'ai brûlé mes papiers aussi. Je rature le vif... Je retiens ce que je veux. Mais le difficile n'est pas là. *Il est de retenir ce dont je voudrai demain* !... J'ai cherché un crible machinal... »

A force d'y penser, j'ai fini par croire que M. Teste était arrivé à découvrir des lois de l'esprit que nous ignorons. Sûrement, il avait dû consacrer des années à cette recherche : plus sûrement, des années encore, et beaucoup d'autres années avaient été disposées pour mûrir ses inventions et pour en faire ses instincts. Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve.

L'art délicat de la durée, le temps, sa distribution et son régime, — sa dépense à des choses bien choisies, pour les nourrir spécialement, — était une des

grandes recherches de M. Teste. Il veillait à la répétition de certaines idées ; il les arrosait de nombre. Ceci lui servait à rendre finalement machinale l'application de ses études conscientes. Il cherchait même à résumer ce travail. Il disait souvent : « *Maturare !...* »

Certainement sa mémoire singulière devait presque uniquement lui retenir cette partie de nos impressions que notre imagination toute seule est impuissante à construire. Si nous imaginons un voyage en ballon, nous pouvons avec sagacité, avec puissance, *produire* beaucoup de sensations probables d'un aéronaute ; mais il restera toujours quelque chose d'individuel à l'ascension réelle, dont la différence avec notre rêverie exprime la valeur des méthodes d'un Edmond Teste.

Cet homme avait connu de bonne

heure l'importance de ce qu'on pourrait nommer la *plasticité* humaine. Il en avait cherché les limites et le mécanisme. Combien il avait dû rêver à sa propre malléabilité !

J'entrevoyais des sentiments qui me faisaient frémir, une terrible obstination dans des expériences enivrantes. Il était l'être absorbé dans sa variation, celui qui devient son système, celui qui se livre tout entier à la discipline effrayante de l'esprit libre, et qui fait tuer ses joies par ses joies, la plus faible par la plus forte, — la plus douce, la temporelle, celle de l'instant et de l'heure commencée, par le fondamentale — par l'espoir de la fondamentale.

Et je sentais qu'il était le maître de sa pensée : j'écris là cette absurdité. L'expression d'un sentiment est toujours absurde.

M. Teste n'avait pas d'opinions. Je

crois qu'il se passionnait à son gré, et pour atteindre un but défini. Qu'avait-il fait de sa personnalité ? Comment se voyait-il ?... Jamais il ne riait, jamais un air de malheur sur son visage. Il haïssait la mélancolie.

Il parlait, et on se sentait dans son idée, confondu avec les choses : on se sentait reculé, mêlé aux maisons, aux grandeurs de l'espace, au coloris remué de la rue, aux coins... Et les paroles le plus adroitement touchantes, — celles même qui font leur auteur plus près de nous qu'aucun autre homme, celles qui font croire que le mur éternel entre les esprits tombe, — pouvaient venir à lui... Il savait admirablement qu'elles auraient ému *tout autre.* Il parlait, et sans pouvoir préciser les motifs ni l'étendue de la proscription, on constatait qu'un grand nombre de mots étaient bannis de son discours. Ceux dont il

se servait, étaient parfois si curieusement tenus par sa voix ou éclairés par sa phrase que leur poids était altéré, leur valeur nouvelle. Parfois, ils perdaient tout leur sens, ils paraissaient remplir uniquement une place vide dont le terme destinataire était douteux encore ou imprévu par la langue. Je l'ai entendu désigner un objet matériel par un groupe de mots abstraits et de noms propres.

A ce qu'il disait, il n'y avait rien à répondre. Il tuait l'assentiment poli. On prolongeait les conversations par des bonds qui ne l'étonnaient pas.

Si cet homme avait changé l'objet de ses méditations fermées, s'il eût tourné contre le monde la puissance régulière de son esprit, rien ne lui eût résisté. Je regrette d'en parler comme on parle de ceux dont on fait les statues. Je sens bien qu'entre le « génie » et

lui, il y a une quantité de faiblesse. Lui, si véritable ! si neuf ! si pur de toute duperie et de toutes merveilles, si dur ! Mon propre enthousiasme me le gâte...

Comment ne pas en ressentir pour celui qui ne disait jamais rien de *vague ?* pour celui qui déclarait avec calme : « Je n'apprécie en toute chose que la *facilité* ou la *difficulté* de les connaître, de les accomplir. Je mets un soin extrême à mesurer ces degrés, et à ne pas m'attacher... Et que n'importe ce que je sais fort bien ? »

Comment ne pas s'abandonner à un être dont l'esprit paraissait transformer pour soi seul tout ce qui est, et qui *opérait* tout ce qui lui était proposé ? Je devinais cet esprit maniant et mêlant, faisant varier, mettant en communication, et dans l'étendue du champ de sa connaissance, pouvant couper et

dévier, éclairer, glacer ceci, chauffer cela, noyer, exhausser, nommer ce qui manque de nom, oublier ce qu'il voulait, endormir ou colorer ceci et cela...

Je simplifie grossièrement des propriétés impénétrables. Je n'ose pas dire tout ce que mon objet me dit. La logique m'arrête. Mais, en moi-même, toutes les fois que se pose le problème de Teste, apparaissent de curieuses formations.

Il y a des jours où je le retrouve très nettement. Il se représente à mon souvenir, à côté de moi. Je respire la fumée de nos cigares, je l'entends, je me *méfie*. Parfois, la lecture d'un journal me fait me heurter à sa pensée, quand un événement maintenant la justifie. Et je tente encore quelques-unes de ces expériences illusoires qui me délectaient à l'époque de nos soirées. C'est-à-dire que je me le figure faisant ce que je ne lui ai pas vu faire. Que devient M. Teste

souffrant ? — Amoureux, comment raisonne-t-il ? — Peut-il être triste ? — De quoi aurait-il peur ? — Qu'est-ce qui le ferait trembler ? — ... Je cherchais. Je maintenais entière l'image de l'homme rigoureux, je tâchais de la faire répondre à mes questions... Elle s'altérait.

Il aime, il souffre, il s'ennuie. Tout le monde s'imite. Mais, au soupir, au gémissement élémentaire, je veux qu'il mêle les règles et les figures de tout son esprit.

Ce soir, il y a précisément deux ans et trois mois que j'étais avec lui au théâtre, dans une loge prêtée. J'y ai songé tout aujourd'hui.

Je le revois debout avec la colonne d'or de l'Opéra, ensemble.

Il ne regardait que la salle. Il aspirait la grande bouffée brûlante, au bord du trou. Il était rouge.

Une immense fille de cuivre nous séparait d'un groupe murmurant au delà de l'éblouissement. Au fond de la vapeur, brillait un morceau nu de femme, doux comme un caillou. Beaucoup d'éventails indépendants vivaient sur le monde sombre et clair, écumant jusqu'aux feux du haut. Mon regard épelait mille petites figures, tombait sur une tête triste, courait sur des bras, sur les gens, et enfin se brûlait.

Chacun était à sa place, libre d'un petit mouvement. Je goûtais le système de classification, la simplicité presque théorique de l'assemblée, l'ordre social. J'avais la sensation délicieuse que tout ce qui respirait dans ce cube, allait suivre ses lois, flamber de rires par grands cercles, s'émouvoir par plaques, ressentir par *masses* des choses *intimes*, —*uniques*, — des remuements secrets, s'élever à l'inavouable ! J'errais sur

ces étages d'hommes, de ligne en ligne, par orbites, avec la fantaisie de joindre idéalement entre eux, tous ceux ayant la même maladie, ou la même théorie, ou le même vice... Une musique nous touchait tous, abondait, puis devenait toute petite.

Elle disparut. M. Teste murmurait : « On n'est *beau*, on n'est extraordinaire que pour les autres ! *Ils* sont mangés par les autres ! »

Le dernier mot sortit du silence que faisait l'orchestre. Teste respira.

Sa face enflammée où soufflaient la chaleur et la couleur, ses larges épaules, son être noir mordoré par les lumières, la forme de tout son bloc vêtu, étayé par la grosse colonne, me reprirent. Il ne perdait pas un atome de tout ce qui devenait sensible, à chaque instant, dans cette grandeur rouge et or.

Je regardai ce crâne qui faisait con-

naissance avec les angles du chapiteau, cette main droite qui se rafraîchissait aux dorures ; et, dans l'ombre de pourpre, les grands pieds. Des lointains de la salle, ses yeux vinrent vers moi ; sa bouche dit : « La discipline n'est pas mauvaise... C'est un petit commencement... »

Je ne savais répondre. Il dit de sa voix basse et vite : « Qu'ils jouissent et obéissent ! »

Il fixa longuement un jeune homme placé en face de nous, puis une dame, puis tout un groupe dans les galeries supérieures, — qui débordait du balcon par cinq ou six visages brûlants, — et puis tout le monde, tout le théâtre, plein comme les cieux, ardent, fasciné par la scène que nous ne voyions pas. La stupidité de tous les autres nous révélait qu'il se passait n'importe quoi de sublime. Nous regardions se mourir

le jour que faisaient toutes les figures dans la salle. Et quand il fut très bas, quand la lumière ne rayonna plus, il ne resta que la vaste phosphorescence de ces mille figures. J'éprouvais que ce crépuscule faisait tous ces êtres passifs. Leur attention et l'obscurité croissantes formaient un équilibre continu. J'étais moi-même attentif *forcément*, — à toute cette attention.

M. Teste dit : « Le suprême *les* simplifie. Je parie qu'ils pensent tous, de plus en plus, *vers* la même chose. Ils seront égaux devant la crise ou limite commune. Du reste, la loi n'est pas si simple... puisqu'elle me néglige, — et — je suis ici. »

Il ajouta : « L'éclairage les tient. »

Je dis en riant : « Vous aussi ? »

Il répondit : « Vous, aussi. »

— « Quel dramaturge vous feriez ! lui dis-je, vous semblez surveiller quel-

que expérience créée aux confins de toutes les sciences ! Je voudrais voir un théâtre inspiré de vos méditations... »

Il dit : « Personne ne médite. »

L'applaudissement et la lumière complète nous chassèrent. Nous circulâmes, nous descendîmes. Les passants semblaient en liberté. M. Teste se plaignit légèrement de la fraîcheur de minuit. Il fit allusion à d'anciennes douleurs.

Nous marchions, et il lui échappait des phrases presque incohérentes. Malgré mes efforts, je ne suivais ses paroles qu'à grand'peine, me bornant enfin à les retenir. L'incohérence d'un discours dépend de celui qui l'écoute. L'esprit me paraît ainsi fait qu'il ne peut être incohérent pour soi-même. Aussi me suis-je gardé de classer Teste parmi les fous. D'ailleurs, j'apercevais vaguement le lien de ses idées, je n'y remarquais aucune contradiction ; — et puis,

j'aurais redouté une solution trop simple.

Nous allions dans les rues adoucies par la nuit, nous tournions à des angles, dans le vide, trouvant d'instinct notre voie, — plus large, plus étroite, plus large. Son pas militaire se soumettait le mien...

— « Pourtant, *répondis-je*, comment se soustraire à une musique si puissante ! Et pourquoi ? J'y trouve une ivresse particulière, dois-je la dédaigner ? J'y trouve l'illusion d'un travail immense, qui, tout à coup me deviendrait possible... Elle me donne des *sensations abstraites*, des figures délicieuses de tout ce que j'aime, — du changement, du mouvement, du mélange, du flux, de la transformation... Nierez-vous qu'il y ait des choses anesthésiques ? Des arbres qui saoulent, des hommes qui

dement de la force, des filles qui paralysent, des ciels qui coupent la parole ?

M. Teste reprit assez haut :

— « Eh ! Monsieur ! que m'importe le « talent » de vos arbres — et des autres !... Je suis chez MOI, je parle ma langue, je hais les choses extraordinaires. C'est le besoin des esprits faibles. Croyez-moi à la lettre : le génie est *facile*, la fortune est *facile*, la *divinité* est *facile*... Je veux dire simplement — que je sais comment cela se conçoit. C'est *facile*.

« Autrefois, — il y a bien vingt ans, — toute chose au-dessus de l'ordinaire accomplie par un autre homme, m'était une défaite personnelle. Dans le passé, je ne voyais qu'idées volées à moi ! Quelle bêtise !... Dire que notre propre image ne nous est pas indifférente ! Dans les combats imaginaires, nous la traitons *trop bien* ou *trop mal* !... »

Il toussa. Il se dit : « Que peut

un homme ?... Que peut un homme !... » Il me dit : « Vous connaissez un homme sachant qu'il ne sait ce qu'il dit ! »

Nous étions à sa porte. Il me pria de venir fumer un cigare chez lui.

Au haut de la maison, nous entrâmes dans un très petit appartement « garni ». Je ne vis pas un livre. Rien n'indiquait le travail traditionnel devant une table, sous une lampe, au milieu de papiers et de plumes. Dans la chambre verdâtre qui sentait la menthe, il n'y avait autour de la bougie que le morne mobilier abstrait, — le lit, la pendule, l'armoire à glace, deux fauteuils — comme des êtres de raison. Sur la cheminée, quelques journaux, une douzaine de cartes de visite couvertes de chiffres, et un flacon pharmaceutique. Je n'ai jamais eu plus fortement l'impression du *quelconque*. C'était le logis quelcon-

que, analogue au point quelconque des théorèmes, — et peut-être aussi utile. Mon hôte existait dans l'intérieur le plus général. Je songeai aux heures qu'il faisait dans ce fauteuil. J'eus peur de l'infinie tristesse possible dans ce lieu pur et banal. J'ai vécu dans de telles chambres, je n'ai jamais pu les croires définitives, sans horreur.

M. Teste parla de l'argent. Je ne sais pas reproduire son éloquence spéciale : elle me semblait moins précise que d'ordinaire. La fatigue, le silence qui se fortifiait avec l'heure, les cigares amers, l'abandon nocturne semblaient l'atteindre. J'entends sa voix baissée et ralentie qui faisait danser la flamme de l'unique bougie brûlant entre nous, à mesure qu'il citait de très grands nombres, avec lassitude. Huit cent dix millions soixante quinze mille cinq cent cinquante... J'écoutais cette musique inouïe

sans suivre le calcul. Il me communiquait le tremblement de la Bourse, et les longues suites de noms de nombres me prenaient comme une poésie. Il rapprochait les événements, les phénomènes industriels, le goût public et les passions, les chiffres encore, les uns des autres. Il disait : « L'or est comme l'esprit de la société. »

Tout à coup, il se tut. Il souffrit.

J'examinai de nouveau la chambre froide, la nullité du meuble, pour ne pas le regarder. Il prit sa fiole et but. Je me levai pour partir.

— « Restez encore, dit-il, vous ne vous ennuyez pas. Je vais me mettre au lit. Dans peu d'instants, je dormirai. Vous prendrez la bougie pour descendre. »

Il se dévêtit tranquillement. Son corps sec se baigna dans les draps et fit le mort. Ensuite il se tourna, et

s'enfonça davantage dans le lit trop court.

Il me dit en souriant : « Je fais la planche. Je flotte !... Je sens un roulis imperceptible dessous, — un mouvement immense ? Je dors une heure ou deux tout au plus, moi qui adore la navigation de la nuit. Souvent je ne distingue plus ma pensée d'avant le sommeil. Je ne sais pas si j'ai dormi. Autrefois, en m'assoupissant, je pensais à tous ceux qui m'avaient fait plaisir, figures, choses, minutes. Je les faisais venir pour que la pensée fût aussi douce que possible, facile comme le lit... Je suis vieux. Je puis vous montrer que je me sens vieux... Rappelez-vous ! — Quand on est enfant on se *découvre*, on découvre lentement l'espace de son corps, on exprime la particularité de son corps par une série d'efforts, je suppose ? On se tord et on se trouve ou

on se retrouve, et on s'étonne ! on touche son talon, on saisit son pied droit avec sa main gauche, on obtient le pied froid dans la paume chaude !... Maintenant, je me sais par cœur. Le cœur aussi. Bah ! toute la terre est marquée, tous les pavillons couvrent tous les territoires... Reste mon lit. J'aime ce courant de sommeil et de linge : ce linge qui se tend et se plisse, ou se froisse, — qui descend sur moi comme du sable, quand je fais le mort, — qui se caille autour de moi dans le sommeil... C'est de la mécanique bien complexe. Dans le sens de la trame ou de la chaîne, une déformation très petite... Ah ! »

Il souffrit.

« Mais qu'avez-vous ? lui dis-je, je puis...

« J'ai, dit-il,... pas grand'chose. J'ai... un dixième de seconde qui se montre...

Attendez... Il y a des instants où mon corps s'illumine... C'est très curieux J'y vois tout à coup en moi... je distingue les profondeurs des couches de ma chair ; et je sens des zones de douleur, des anneaux, des pôles, des aigrettes de douleur. Voyez-vous ces figures vives ? cette géométrie de ma souffrance ? Il y a de ces éclairs qui ressemblent tout à fait à des idées. Ils font comprendre, — d'ici, jusque-là... Et pourtant ils me laissent *incertain*. Incertain n'est pas le mot... Quand *cela* va venir, je trouve en moi quelque chose de confus ou de diffus. Il se fait dans mon être des endroits... brumeux, il y a des étendues qui font leur apparition. Alors, je prends dans ma mémoire une question, un problème quelconque... Je m'y enfonce. Je compte des grains de sable... et, tant que je les vois... — Ma douleur grossissante me force à l'obser-

ver. J'y pense ! — Je n'attends que mon cri,... et dès que je l'ai entendu — l'*objet*, le terrible *objet*, devenant plus petit, et encore plus petit, se dérobe à ma vue intérieure...

« Que peut un homme ? Je combats tout, — hors la souffrance de mon corps, au delà d'une certaine grandeur. C'est là, pourtant, que je devrais commencer. Car, souffrir, c'est donner à quelque chose une attention suprême, et je suis un peu l'homme de l'attention... Sachez que j'avais prévu la maladie future. J'avais songé avec précision à ce dont tout le monde est sûr. Je crois que cette vue sur une portion évidente de l'avenir, devrait faire partie de l'éducation. Oui, j'avais prévu ce qui commence maintenant. C'était, alors, une idée comme les autres. Ainsi, j'ai pu la suivre. »

Il devint calme.

Il se plia sur le côté, baissa les yeux ; et, au bout d'une minute, parlait de nouveau. Il commençait à se perdre. Sa voix n'était qu'un murmure dans l'oreiller. Sa main rougissante dormait déjà.

Il disait encore : « Je pense, et cela ne gêne rien. Je suis seul. Que la solitude est confortable ! Rien de doux ne me pèse... La même rêverie ici, que dans la cabine du navire, la même au café Lambert... Les bras d'une Berthe, s'ils prennent de l'importance, je suis volé, — comme par la douleur... Celui qui me parle, s'il ne prouve pas, — c'est un ennemi. J'aime mieux l'éclat du moindre fait qui se produit. Je suis étant, et me voyant ; me voyant me voir, et ainsi de suite... Pensons de tout près. Bah ! on s'endort sur n'importe quel sujet... Le sommeil continue n'importe quelle idée... »

Il ronflait doucement. Un peu plus doucement, je pris la bougie, je sortis à pas de loup. »

1895

LETTRE D'UN AMI

NOTE DE L'ÉDITEUR

Quelques bons esprits ayant admis, quoique sans preuves matérielles, que la lettre ci-contre avait été adressée à M. Teste par un écrivain de ses amis, on a cru la devoir joindre à ce recueil qui pouvait se passer d'elle, comme elle de lui.

Mon ami, me voici loin de vous. Nous nous parlions, et je vous écris. C'est, *si l'on veut*, une chose bien étrange.

Vous allez voir que je suis dans une disposition à m'émerveiller.

Le retour même à ce Paris, après une assez longue absence, m'est apparu sous quelque espèce métaphysique. — Je ne parle pas seulement du retour matériel, noir sacrifice d'une nuit au vacarme et aux saccades. Le corps inerte et vivant s'abandonne aux corps morts et mouvants qui le transportent.

Le rapide a une idée fixe qui est la Ville. On est le captif de son idéal, le jouet de sa fureur monotone. Il faut subir des millions de coups frappés à la cantonnade, et ces rythmes et ces ruptures de rythmes, ces battements et gémissements mécaniques, — tout le tapage forcené de je ne sais quelle fabrique de vitesse. On est ivre de fantômes qui tournent, de visions versées au néant, de lumières arrachées. Le métal que forge la marche dans l'ombre fait rêver que le Temps personnel et brutal attaque et désagrège la dure et profonde distance. Surexcité, accablé de sévices, le cerveau, de soi-même, et sans qu'il le sache, engendre nécessairement toute une littérature moderne...

Parfois la sensation se fait stationnaire. L'ensemble des cahots ne mène à rien. Le total du déplacement se

compose d'une infinité de redites ; chaque instant vient convaincre l'autre que l'on n'arrivera jamais...

Peut-être l'éternité et l'enfer sont-ils les naïves expressions de quelque voyage inévitable ?

A force, toutefois, de tant d'agitation de nos os et de nos idées dans les ténèbres, le soleil et Paris sortent enfin du jeu.

Mais l'être de l'esprit, — *le petit homme qui est dans l'homme*, — (et qui est toujours supposé dans la grossière imagination que nous nous faisons de la connaissance), opère de son côté son changement de présence. Il ne circule point comme la conscience, dans une fantasmagorie de visions et un tumulte de phénomènes. Il voyage selon sa nature, et *dans sa nature même*. Je m'estimerais beaucoup si je savais me représenter son opération. Si je

savais vous la décrire, cette estime pour moi grandirait en moi à l'infini. Mais il n'en est pas question...

Je me figure donc, comme je puis, que le sentiment du changement de notre séjour s'accompagne dans quelque substance inconnue, et qui nous est essentielle, d'un travail de détachement et de renouement subtils. C'est une classification profonde qui se transforme. A peine le départ résolu, et bien avant que le corps ne s'y mette, l'idée seule que tout va changer autour de nous intime à notre système caché une modification mystérieuse. De sentir que l'on s'en va, toutes choses encore tangibles en perdent presque aussitôt leur existence prochaine. Elles sont comme frappées dans les puissances de leur présence, dont quelques-unes s'évanouissent. Hier encore, vous étiez près de moi, et il y avait en moi une secrète

personne déjà toute disposée à ne plus vous voir de longtemps. Je ne vous trouvais plus dans le temps rapproché, et cependant je vous tenais la main. Vous m'étiez coloré d'absence, et comme condamné à ne point avoir d'avenir imminent. Je vous regardais de près, je vous voyais au loin. Vos mêmes regards ne contenaient plus de durée. Il me semblait qu'il y eût entre vous et moi *deux distances*, l'une encore insensible, l'autre immense déjà ; et je ne savais pas quelle il fallait prendre pour la plus réelle des deux...

J'ai observé, pendant le trajet, s'altérer les attentes de mon âme. Certains ressorts se détendent, d'autres se roidissent. Nos prévisions inconscientes, nos étonnements éventuels échangent leurs positions profondes. Si je vous rencontrais demain, ce me serait une grande surprise...

Tout à coup je me sentis à Paris, quelques heures avant que d'y être. Je reprenais sensiblement mes esprits parisiens qui s'étaient un peu dissipés dans mes voyages. Ils s'étaient réduits à des souvenirs ; ils redevenaient maintenant des valeurs vivantes et des sources que l'on doit utiliser à chaque instant.

Quel démon que celui de l'analogie abstraite ! — Vous savez comme il me tourmente quelquefois ! — Il me soufflait de comparer cette altération indéfinissable qui se passait en moi, à un changement assez brusque de certaines *probabilités* mentales. Telle réponse, tel mouvement, telle action de notre visage, qui sont à Paris les effets instantanés de nos impressions, ne nous sont plus si naturels quand nous sommes retirés à la campagne, ou plongés dans un milieu suffisamment

écarté. Le spontané n'est plus le même. Nous ne sommes prêts à répondre qu'à ce qui est *probablement voisin*.

On en tirerait de curieuses conséquences. Un physicien hardi, qui ferait entrer les vivants, et même les cœurs, dans ses desseins, se risquerait peut-être à définir un éloignement par une certaine distribution intérieure...

J'ai grande peur, mon vieil ami, que nous ne soyons faits de bien des choses qui nous ignorent. Et c'est en quoi nou, nous ignorons. S'il y en a une infinité, toute méditation est vaine...

Je me sentais donc ressaisir par un autre système de vie, et je connaissais mon retour comme une sorte de rêve de ce monde où je revenais. Une ville où la vie verbale est plus puissantes plus diverse, plus active et capricieuse qu'en toute autre, se préparait en moi par l'idée d'une confusion étincelante.

Le dur murmure du train prêtait à ma distraction imagée l'accompagnement de la rumeur d'une ruche.

Il me semblait que nous avancions vers un nuage de propos. Mille gloires en évolution, mille titres d'ouvrages par seconde paraissaient, périssaient indistinctement dans cette nébuleuse grandissante. Je ne savais pas si je voyais ou si j'entendais cette agitation insensée. Il y avait des écritures qui criaient, des paroles qui étaient des hommes, et des hommes qui étaient des noms... Point de lieu sur la terre, pensai-je, où le langage ait plus de fréquence, plus de résonances, moins de réserve, qu'en ce Paris où la littérature, et la science, et les arts, et la politique d'un grand pays sont jalousement concentrés. Les Français ont amassé toutes leurs idées dans une enceinte. Nous y vivons dans notre feu.

Dire ; redire ; contredire ; prédire ; médire... Tous ces verbes ensemble me résumaient le bourdonnement du paradis de la parole.

Quoi de plus fatigant que de concevoir le chaos d'une multitude d'esprits ? — Chaque pensée dans ce tumulte trouve sa pareille, son adverse, son antécédente et sa suivante. Tant de similitudes, tant d'imprévu la découragent.

Imaginez-vous le désordre incomparable qu'entretiennent dix mille êtres essentiellement singuliers ? Songez à la *température* que peut produire dans ce lieu un si grand nombre d'*amours propres* qui s'y comparent. Paris enferme et combine, et consomme ou consume la plupart des brillants infortunés que leurs destins ont appelés aux *professions délirantes*... Je nomme ainsi tous ces métiers dont le principal instrument est

l'opinion que l'on a de soi-même, et dont la matière première est l'opinion que les autres ont de vous. Les personnes qui les exercent, vouées à une éternelle candidature, sont nécessairement toujours affligées d'un certain délire des grandeurs qu'un certain délire de la persécution traverse et tourmente sans répit. Chez ce peuple d'uniques règne la loi de faire ce que nul n'a jamais fait, et que nul jamais ne fera. C'est du moins la loi des *meilleurs*, c'est-à-dire de ceux qui ont le cœur de vouloir nettement quelque chose d'absurde... Ils ne vivent que pour obtenir et rendre durable l'illusion d'être seuls, — car la supériorité n'est qu'une solitude située sur les limites actuelles d'une espèce. Ils fondent chacun son existence sur l'inexistence des autres, mais auxquels il faut arracher leur consentement [illegible] n'existent pas...

Remarquez bien que je ne fais que de déduire ce qui est enveloppé dans ce qui se voit. Si vous doutez, cherchez donc à quoi tend un travail qui doit ne pouvoir absolument être fait que par un individu déterminé, et qui dépend de la particularité des hommes? Songez à la signification véritable d'une hiérarchie fondée sur la rareté. — Je m'amuse parfois d'une image *physique* de nos cœurs, qui sont faits intimement d'une énorme injustice et d'une petite justice combinées. J'imagine qu'il y a dans chacun de nous un atome important entre nos atomes, et constitué par deux *grains d'énergie* qui voudraient bien se séparer. Ce sont des énergies contradictoires mais indivisibles. La nature les a jointes pour toujours, quoique furieusement ennemies. L'une est l'éternel mouvement d'un gros *électron positif*, et ce mouvement inépuisable engendre

une suite de sons graves où l'oreille intérieure distingue sans nulle peine une profonde phrase monotone : *Il n'y a que moi. Il n'y a que moi. Il n'y a que moi, moi, moi...* Quant au petit électron radicalement *négatif*, il crie à l'extrême de l'aigu, et perce et reperce de la sorte la plus cruelle le thème égotiste de l'autre : *Oui, mais il y a un tel... Oui, mais il y a un tel... Tel, tel, tel.* Et tel autre !... Car le nom change assez souvent...

Bizarre royaume où toutes les belles choses qui s'y produisent sont une amère nourriture pour toutes les âmes moins une. Et plus elles sont belles, plus amèrement ressenties.

Tenez encore. Il me semble que chaque mortel possède tout auprès du centre de sa machine, et en belle place parmi les instruments de la navigation de sa vie, un petit appareil d'une sensibilité

incroyable qui lui marque l'état de l'amour de soi. On y lit que l'on s'admire, que l'on s'adore, que l'on se fait horreur, que l'on se raye de l'existence ; et quelque vivant *index*, qui tremble sur le cadran secret, hésite terriblement prestement entre le zéro d'être une bête et le maximum d'être un dieu.

Eh bien, mon tendre ami, si vous voulez comprendre quelque chose à bien des choses, il faut songer qu'un appareil si vital et si délicat est le jouet du premier venu.

Et, sans doute, il est des hommes étranges en qui cette aiguille cachée marque toujours le point opposé de celui que l'on gagerait qu'elle indiquât. Ils se haïssent au moment même de l'estime universelle, et au contraire dans le contraire. Mais nous savons qu'il n'est plus de lois toutes satisfaites. Il n'est plus que des à peu près...

Et le train filait toujours, rejetant violemment peupliers, vaches, hangars, et toutes choses terrestres, comme s'il avait soif, comme s'il courait à la pensée pure, ou vers quelque étoile à rejoindre. Quel but suprême peut exiger un ravissement si brutal, et un renvoi si vif de paysages à tous les diables.

Nous approchions de la nuée. Des noms s'illuminaient, d'autres pâlissaient. Le ciel s'emplissait de météores politiques et littéraires. Les surprises crépitaient. Les doux bêlaient, les aigres miaulaient, les gras mugissaient, les maigres rugissaient.

Les partis, les écoles, les salons, les cafés, tout se faisait entendre. L'air ne suffisant plus, l'éther se chargeait de messages. On était assourdi par le cliquetis d'un duel dont les épées étaient des éclairs, et bien des pauvretés se propageaient jusqu'aux extré-

mités du monde avec la vitesse de l
lumière.

Je vous prie de m'excuser de ce
abus que je fais de l'imparfait de l'indi
catif ; mais il est le *temps* de l'incohé
hérence, et je m'aperçois que je suis e
train de vous peindre, si c'est là un
peinture, la plus grande incohérenc
concevable. J'y ajouterai quelques trait
au moyen de quelques autres impar
faits.

Je voyais en esprit le marché, l
bourse, le bazar occidental des échange
des phantasmes. J'étais occupé des mer
veilles de l'instable, de sa durée éton
nante, de la force des paradoxes, d
la résistance des choses usées... Tout s
figurait. Les luttes abstraites prenaien
forme de diableries. La mode et l'éter
nité se colletaient. Le rétrograde e
l'avancé se disputaient le point d'oi
l'on tombe. Les nouveautés même nou

velles enfantaient des conséquences très anciennes. Ce que le silence avait élaboré se vendait à la criée... Enfin, tous les événements possibles spirituels se produisaient rapidement devant mon âme encore à demi endormie. Elle était saisie de terreur, de dégoût, de désespoir, et d'une affreuse curiosité, en contemplant, toute lasse et confuse, le spectacle idéal de cette immense activité que l'on nomme *intellectuelle*...

— INTELLECTUELLE ?...

Ce mot énorme, qui m'était venu vaguement, *bloqua* net tout mon train de visions. Drôle de chose que le choc d'un mot dans une tête ! Toute la masse du *faux* en pleine vitesse saute brusquement hors de la ligne du *vrai*...

Intellectuelle ?... Point de réponse. Point d'idées. Des arbres, des disques,

des harpes infinies sur les fils horizontaux desquelles volaient plaines, châteaux, fumées... Je regardais en moi avec des yeux étrangers. Je butais dans ce que je venais de créer. Ahuri, au milieu des débris de l'intelligible, je retrouvai inerte et comme renversé, ce grand mot qui avait causé la catastrophe Il était sans doute un peu trop long pour les courbes de ma pensée...

— *Intellectuelle*... Tout le monde à ma place aurait compris. Mais moi !...

— Vous le savez, cher Vous, que je suis un esprit de la plus ténébreuse espèce. Vous le savez par expérience, et le savez encore mieux pour l'avoir cent fois ouï dire. Il ne manque point de personnes, et doctes, et bénignes, et bien disposées, qui attendent pour me lire que l'on m'ait traduit en français. Elles s'en plaignent vers le public, ui exposent des citations de mes vers

où je confesse qu'elles doivent s'embarrasser. Même, elles tirent une juste gloire de ne point entendre quelque chose ; ce que d'autres cacheraient. « *Modeste tamen et circumspecto judicio pronuntiandum est*, dit Quintilien, dans un endroit que Racine a pris soin de traduire, — *ne quod plerisque accidit, damnent quae non intelligunt.* » Mais moi, je suis désespéré d'affliger ces amateurs de lumière. Rien ne m'attire que la clarté. Hélas, ami de moi ! je vous assure que je n'en trouve presque point. Je mets ceci dans votre oreille toute proche. N'allez point le répandre. Gardez excessivement mon secret. Oui, la clarté pour moi est si peu commune que je n'en vois sur toute l'étendue du monde, — et singulièrement du monde pensant et écrivant, — que dans la proportion du diamant à la masse de la planète. Les ténèbres que l'on me prête sont

vaines et transparentes auprès de celles que je découvre un peu partout. Heureux les autres, qui conviennent avec eux-mêmes qu'ils s'entendent parfaitement ! Ils écrivent, ils parlent sans trembler. Vous sentez comme j'envie tous ces humains lucides dont les ouvrages font que l'on songe à la douce facilité du soleil dans un univers de cristal... Ma mauvaise conscience me suggère parfois de les incriminer pour me défendre. Elle me murmure qu'il n'y a que ceux qui ne cherchent rien qui ne rencontrent jamais l'obscurité, et qu'il ne faut proposer aux gens que ce qu'ils savent. Mais je m'examine dans le fond, et il faut bien que je consente à ce que disent tant de personnes distinguées. Je suis fait véritablement, mon ami, d'un malheureux esprit qui n'est jamais bien sûr d'avoir compris ce qu'il a compris sans s'en apercevoir.

Je discerne fort mal ce qui est clair sans réflexion de ce qui est positivement obscur... Cette faiblesse, sans doute, est le principe de mes ténèbres. Je me méfie de tous les mots, car la moindre méditation rend absurde que l'on s'y fie. J'en suis venu, hélas, à comparer ces paroles par lesquelles on traverse si lestement l'espace d'une pensée, à des planches légères jetées sur un abîme, qui souffrent le passage et point la station. L'homme en vif mouvement les emprunte et se sauve ; mais qu'il insiste le moins du monde, ce peu de temps les rompt et tout s'en va dans les profondeurs. Qui se hâte *a compris* ; il ne faut point s'appesantir : on trouverait bientôt que les plus clairs discours sont tissus de termes obscurs.

Tout ceci me pourrait induire en de grands et charmants développements dont je vous fais grâce. Une lettre est

littérature. C'est une loi étroite de la littérature qu'il ne faut rien creuser à fond. C'est aussi le vœu général. Voyez de toutes parts.

J'étais donc dans mon propre gouffre, — qui pour être le mien n'en était pas moins gouffre, — j'étais donc dans mon propre gouffre, incapable d'expliquer à un enfant, à un sauvage, à un archange, — à moi-même, — ce mot : *Intellectuel* qui ne donne aucun mal à qui que ce soit.

Ce n'était point les images qui me manquaient. Mais au contraire, à chaque consultation de mon esprit par ce terrible mot, l'oracle répondait par une image différente. Toutes étaient naïves. Aucune exactement n'annulait la sensation de ne point comprendre.

Il me venait des lambeaux de rêve.

Je formais des figures que j'appelais des « Intellectuels ». Hommes presque

immobiles qui causaient de grands mouvements dans le monde. Ou hommes très animés, dont les vives actions de leurs mains et de leurs bouches manifestaient des puissances imperceptibles et des objets invisibles par essence... Je vous demande pardon de vous dire la vérité. Je voyais ce que je voyais.

Hommes de *pensée*, Hommes de *lettres*, Hommes de *science*, *Artistes*, — Causes, causes vivantes, causes individuées, causes minimes, causes contenant des causes et inexplicables à elles-mêmes, — et causes de qui les effets étaient aussi vains, mais à la fois aussi prodigieusement importants, *que je le voulais*... L'univers de ces causes et de leurs effets existait et n'existait pas. Ce système d'actes étranges, de productions et de prodiges avait la réalité toute-puissante et nulle d'une partie de cartes. Inspirations, méditations, œu-

vres, gloire, talents, il dépendait d'un certain regard que ces choses fussent presque tout, et d'un certain autre, qu'elles se réduisissent à presque rien.

Puis, à une lueur apocalyptique, je crus entrevoir le désordre et la fermentation de toute une société de démons. Il parut, dans un espace surnaturel, une sorte de comédie de ce qui arrive dans l'Histoire. Luttes, factions, triomphes, exécrations solennelles, exécutions, émeutes, tragédies autour du pouvoir !... Il n'était bruit dans cette République que de scandales, de fortunes foudroyantes ou foudroyées, de complots et d'attentats. Il y avait des plébiscites de chambre, des couronnements insignifiants, beaucoup d'assassinats *par la parole*. Je ne parle point des larcins. Tout ce peuple « intellectuel » était comme l'autre. On y trouvait des puritains, des spéculateurs,

des prostitués, des croyants qui ressemblaient à des impies et des impies qui faisaient mine de croyants ; il y avait de faux simples et de vraies bêtes, et des autorités, et des anarchistes, et jusqu'à des bourreaux dont les glaives dégouttaient d'encre. Et les uns se croyaient prêtres et pontifes, les autres prophètes, les autres Césars, ou bien martyrs, ou un peu de chaque. Plusieurs se prenaient, jusque dans leurs actes, pour des enfants ou pour des femmes. Les plus ridicules étaient ceux qui se faisaient de leur chef les juges et les justiciers de la tribu. Ils ne paraissaient point se douter que nos jugements nous jugent, et que rien plus ingénument ne nous dévoile et n'expose nos faiblesses que l'attitude de prononcer sur le prochain. C'est un art dangereux que celui dans lequel les moindres erreurs peuvent toujours s'attribuer au caractère.

Chacun de ces démons se regardait assez souvent dans un miroir de papier ; il y considérait le premier ou le dernier des êtres...

Je cherchais vaguement les lois de cet empire. La nécessité d'amuser ; le besoin de vivre ; le désir de survivre ; le plaisir d'étonner, de choquer, de gourmander, d'enseigner, de mépriser ; l'aiguillon de la jalousie, menaient, irritaient, échauffaient, expliquaient cet Enfer.

Je m'y suis vu moi-même ; et sous une figure inconnue de moi, que mes écrits, peut-être, avaient formée. Vous n'ignorez pas, cher rêveur, que dans les songes, il se fait quelquefois un accord *singulier* entre ce que l'on voit et ce que l'on sait ; mais ce n'est point un accord qui se supporterait dans la veille. Je *vois* Pierre, et je *sais* qu'il est Jacques. Je me suis donc aperçu,

quoique rarement, et sous un autre visage ; je ne me reconnaissais qu'à une douleur exquise qui me perçait le cœur. Du fantôme ou de moi, il me semblait que l'un de nous dût *s'évanouir*...

Adieu. Je n'en finirais plus si je voulais vous donner à lire tout ce qui vint se colorer et me confondre dans les derniers instants de mon voyage. Adieu. J'oubliais de vous dire que je fus tiré de tout ceci par le pied d'un dur Anglais qui m'écrasa le mien sans nulle peine, cependant que le train noir et suant stoppait. Adieu.

LETTRE DE MADAME ÉMILIE TESTE

Monsieur et ami,

Je vous rends grâces de votre envoi et de la lettre que vous avez écrite à Monsieur Teste. Je crois bien que l'ananas et les confitures n'ont pas déplu ; je suis sûre que les cigarettes ont fait plaisir. Quant à la lettre, je mentirais si je vous en disais la moindre chose. Je l'ai lue à mon mari, et je ne l'ai guère comprise. Cependant je vous avoue que j'y ai pris une certaine délectation. Les choses abstraites ou trop élevées

pour moi ne m'ennuient pas à entendre; j'y trouve un enchantement presque musical. Il y a une belle partie de l'âme qui peut jouir sans comprendre, et qui est grande chez moi.

J'ai donc fait lecture de votre lettre à M. Teste. Il l'a écouté lire sans montrer ce qu'il en pensait, ni qu'il y pensât. Vous savez qu'il ne lit presque rien de ses yeux, dont il fait un usage étrange, et comme *intérieur*. Je me trompe, je veux dire : un usage *particulier*. Mais ce n'est pas cela du tout. Je ne sais comment m'exprimer ; mettons à la fois *intérieur*, *particulier*..., et *universel ! ! !* Ils sont fort beaux, ses yeux ; je les aime d'être un peu plus grands que tout ce qu'il y a de visible. On ne sait jamais s'il leur échappe quoi que ce soit, ou bien, si, au contraire, le monde entier ne leur est pas un simple détail de tout ce qu'ils voient, une *mouche*

volante qui vous peut obséder, mais qu n'existe pas. Cher Monsieur, depuis que je suis mariée avec votre ami, jamais je n'ai pu m'assurer de ses regards L'objet même qu'ils fixent est peut-être l'objet même que son esprit veut réduire à néant.

Notre vie est toujours celle que vous connaissez : la mienne, nulle et utile ; la sienne, toute en habitudes et en absence. Ce n'est pas qu'il ne se réveille et ne reparaisse, quand il veut, terriblement vivant. Je l'aime bien ainsi. Il est grand et redoutable tout à coup. La machine de ses actes monotones éclate ; son visage étincelle, il dit des choses que bien souvent je n'entends qu'à demi, mais qui ne s'effacent plus de ma mémoire. Mais je ne veux rien vous cacher, ou presque rien : *Il lui arrive d'être très dur.* Je ne pense pas que personne puisse l'être comme lui.

Il vous brise l'esprit d'un mot, et je me vois comme un vase manqué que le potier jette aux débris. Il est dur comme un ange, Monsieur. Il ne se rend pas compte de sa force : il a des paroles inattendues qui sont trop vraies, qui vous anéantissent les gens, les réveillent en pleine sottise, face à eux-mêmes, tout attrapés d'être ce qu'ils sont, et de vivre si naturellement de niaiseries. Nous vivons bien à l'aise, chacun dans son absurdité, comme poissons dans l'eau, et nous ne percevons jamais que par un accident tout ce que contient de stupidités l'existence d'une personne raisonnable. Nous ne pensons jamais que ce que nous pensons nous cache ce que nous sommes. J'espère bien, Monsieur, que nous valons mieux que toutes nos pensées, et que notre plus grand mérite devant Dieu sera d'avoir essayé de nous arrêter sur quelque chose plus

solide que les babillages même admirables de notre esprit avec soi-même.

D'ailleurs, M. Teste n'a pas besoin de parler pour rendre à l'humilité et à une simplicité presque animale les personnes qui l'entourent. Son existence semble infirmer toutes les autres, et même ses manies font réfléchir.

Mais n'imaginez pas qu'il soit toujours difficile ni accablant. Si vous saviez, Monsieur, comme il peut être tout autre !... Certes, il est dur, parfois ; mais en d'autres heures, c'est d'une exquise et surprenante douceur qu'il se pare, qui semble descendre des cieux. C'est un présent mystérieux et irrésistible que son sourire, et sa rare tendresse est une rose d'hiver. Toutefois, il est impossible de prévoir ni sa facilité ni ses violences. C'est une chose vaine d'en attendre la rigueur ou la faveur ; il déjoue par sa profonde

distraction et par l'ordre impénétrable de ses pensées, tous les calculs ordinaires que font les humains du caractère de leurs semblables. Mes prévenances, mes complaisances, mes étourderies, mes petits manquements, je ne sais jamais ce qu'ils tireront de M. Teste. Mais je vous avoue que rien ne m'attache plus à lui que cette incertitude de son humeur. Après tout, je suis bien heureuse de ne point trop le comprendre, de ne point deviner chaque jour, chaque nuit, chaque moment prochain de mon passage sur la terre. Mon âme a plus de soif d'être étonnée que de tout autre chose. L'attente, le risque, un peu de doute, l'exaltent et la vivifient bien plus que ne le fait la possession du certain. Je crois que cela n'est pas bien ; mais je suis ainsi, malgré les reproches que je m'en fais. Je me suis confessée plus d'une fois d'avoir pensé

que je préférais croire en Dieu que de le voir dans toute sa gloire, et j'ai été blâmée. Mon confesseur m'a dit que c'était une bêtise plutôt qu'un péché.

Pardonnez-moi de vous écrire sur mon pauvre être quand vous ne souhaitez que d'apprendre quelques nouvelles de celui qui vous intéresse si vivement. Mais je suis un peu plus que le témoin de sa vie ; j'en suis une pièce et comme un organe, quoique non essentiel Mari et femme que nous sommes, nos actions sont composées par le mariage, et nos nécessités temporelles assez bien ajustées, en dépit de la différence immense et indéfinissable de nos esprits. Je suis donc obligée de vous parler incidemment de celle qui vous parle de lui. Peut-être que vous concevez assez mal quelle est ma condition auprès de M. Teste, et comment je m'arrange de passer mes jours dans l'intimité d'un homme si

original, de m'en trouver si proche et si éloignée ?

Les dames de mon âge, mes amies véritables ou apparentes, sont fort étonnées de me voir, qui semble si bien faite pour une existence comme la leur, et femme assez agréable, point indigne d'un sort compréhensible et simple, accepter une position qu'elles ne peuvent se figurer le moins de monde dans la vie d'un tel homme dont la réputation de bizarreries les choque et les scandalise. Elles ne savent pas que le moindre adoucissement de mon cher époux est mille fois plus précieux que toutes les caresses des leurs. Qu'est-ce que leur amour qui se ressemble et se répète, qui a perdu depuis longtemps tout ce qui tient de la surprise, de l'inconnu, de l'impossible, tout ce qui fait que les moindres effleurements sont chargés de sens, de risques et de puis-

sance, que la substance d'une voix est l'unique aliment de notre âme, et qu'enfin, toutes les choses sont plus belles, plus significatives, — plus lumineuses ou plus sinistres, — plus remarquables ou plus vaines, — selon le seul pressentiment de ce qui se passe dans une personne changeante qui nous est devenue mystérieusement essentielle ?

Voyez-vous, Monsieur, il faut ne pas se connaître aux délices pour les désirer séparer de l'anxiété Si naïve que je sois, je me doute bien de ce que perdent les voluptés d'être apprivoisées et accommodées aux habitudes domestiques Un abandon, une possession qui se répondent, gagnent infiniment, je pense, à se préparer par l'ignorance même de leur approche Cette suprême certitude doit jaillir d'une suprême incertitude, et se déclarer comme la catastrophe d'un certain drame dont

nous serions bien en peine de retracer la marche et la conduite depuis le calme jusqu'à l'extrême menace de l'événement...

Heureusement, — ou non, — je ne suis jamais sûre, quant à moi, des sentiments de M. Teste ; et il m'importe moins de l'être que vous ne croiriez. Tout étrangement mariée que je suis, je le suis en connaissance de cause Je savais bien que les grandes âmes ne se mettent en ménage que par accident ; ou bien, c'est pour se faire une chambre tiède où ce qu'il peut entrer de femme dans leur système de vie soit toujours saisissable et toujours enfermé. Le doux éclat d'une épaule assez pure n'est pas détestable à voir poindre entre deux pensées !... Les messieurs sont ainsi, même profonds.

Je ne dis point ceci pour M Teste. Il est si étrange ! En vérité, on ne peut

rien dire de lui qui ne soit inexact dans l'instant même !... Je crois qu'il a trop de suite dans les idées Il vous égare à tout coup dans une trame qu'il est seul à savoir tisser, à rompre, à reprendre. Il prolonge en soi-même de si fragiles fils qu'ils ne résistent à leur finesse que par le secours et le concert de toute sa puissance vitale Il les étire sur je ne sais quels gouffres personnels, et il s'aventure sans doute, assez loin du temps ordinaire, dans quelque abîme de difficultés. Je me demande ce qu'il y devient ? Il est clair qu'on n'est plus soi-même dans ces contraintes. Notre humanité ne peut nous suivre vers des lumières si écartées. Son âme, sans doute, se fait une plante singulière dont la racine, et non le feuillage, pousserait, contre nature, vers la clarté !

N'est-ce point là se tendre hors du

monde ? — Trouvera-t-il la vie ou la mort, à l'extrémité de ses volontés attentives ? — Sera-ce Dieu, ou quelque épouvantable sensation de ne rencontrer, au plus profond de la pensée, que le pâle rayonnement de sa propre et misérable matière ?

Il faut l'avoir vu dans ces excès d'absence ! Alors sa physionomie s'altère, — s'efface !... Un peu plus de cette absorption, et je suis sûre qu'il se rendrait invisible.

Mais, Monsieur, quand il me revient de la profondeur ! Il a l'air de me découvrir comme une terre nouvelle ! Je lui apparais inconnue, neuve, nécessaire. Il me saisit aveuglément dans ses bras, comme si j'étais un rocher de vie et de présence réelle, où ce grand génie incommunicable se heurterait, toucherait, tout à coup s'accrocherait, après tant d'inhumains silences monstrueux ! Il retombe

sur moi comme si j'étais la terre même. Il se réveille en moi, il se retrouve en moi, quel bonheur !

Sa tête est lourde sur ma face, et de toute la force de ses nerfs je suis la proie. Il a une vigueur et une présence effrayante dans les mains. Je me sens dans les prises d'un statuaire, d'un médecin, d'un assassin, sous leurs actions brutales et précises ; et je me crois avec terreur tombée entre les serres d'un aigle intellectuel. Vous dirai-je toute ma pensée ? J'imagine qu'il ne sait pas exactement ce qu'il fait, ce qu'il pétrit.

Tout son être qui était concentré sur un certain *lieu* des frontières de la conscience, vient de perdre son objet idéal, cet objet qui existe et qui n'existe pas, car il ne tient qu'à un peu plus ou à un peu moins de contention. Ce n'était pas trop de toute l'éner-

gie de tout un grand corps pour soutenir devant l'esprit l'instant de diamant qui est à la fois l'idée la Chose, et le seuil et la fin. Eh bien, Monsieur, quand cet époux extraordinaire, me capture et me maîtrise en quelque sorte, et m'imprime ses forces, j'ai l'impression que je suis substituée à cet objet de sa volonté qu'il vient de perdre. Je suis comme le jouet d'une connaissance musculeuse. Je vous le dis comme je puis. La vérité qu'il attendait a pris ma force et ma résistance vivante ; et par une transposition tout ineffable, ses volontés intérieures passent, se déchargent dans ses mains dures et déterminées. Ce sont des moments bien difficiles. Alors, que faire ? Je me réfugie dans mon cœur, où je l'aime comme je veux.

Quant à ses sentiments à mon égard, quant à l'opinion qu'il peut avoir de

moi-même, ce sont choses que j'ignore comme j'ignore de lui tout ce qui ne s voit ni ne s'entend. Je vous ai dit tou à l'heure mes suppositions ; mais j ne sais véritablement en quelles pensée ou combinaisons il passe tant d'heures Moi, je me tiens à la surface de la vie je m'abandonne au fil des jours. J me dis que je suis la servante de l'ins tant incompréhensible où mon mariag s'est décidé comme de soi-même. Instan peut-être adorable, peut-être surnaturel

Je ne puis pas dire que je sois aimée Sachez que ce mot d'amour si incer tain dans son sens ordinaire et qu hésite entre bien des images diffé rentes, ne vaut plus rien du tout s'i s'agit des rapports du cœur de mon époux avec ma personne. C'est un tréso scellé que sa tête, et je ne sais s'il a un cœur. Sais-je jamais s'il me distin gue ; s'il m'aime ou s'il m'étudie

Ou s'il s'étudie au moyen de moi ? Vous comprendrez que je n'insiste pas sur ceci. En résumé, je me sens être dans ses mains, entre ses pensées, comme un objet qui tantôt lui est plus familier, tantôt le plus étrange du monde, selon le genre de son regard variable qui s'y adapte.

Si j'osais vous communiquer ma fréquente impression, telle que je me la dis à moi-même, et que l'ai souvent confiée à M. l'abbé Mosson, je vous dirais au figuré que je me sens vivre et me mouvoir dans la cage où l'esprit supérieur m'enferme, — *par sa seule existence.* Son esprit contient le mien, comme l'esprit de l'homme fait celui de l'enfant ou celui du chien. Entendez-moi, Monsieur. Parfois je circule dans notre maison ; je vais, je viens ; une idée de chanter me prend et s'élève ; je vole, en dansant de gaieté improvisée

et de jeunesse inachevée, d'une chambre à l'autre. Mais si vive que je bondisse, je ne laisse jamais de ressentir l'empire de ce puissant absent, qui est là dans quelque fauteuil, et songe, et fume, et considère sa main, dont il fait jouer lentement toutes les articulations. Jamais je ne me sens l'âme sans bornes. Mais environnée, mais enclose. Mon Dieu ! Que c'est difficile à expliquer ! Je ne veux point dire *captive*. Je suis libre, mais je suis classée.

Ce que nous avons de plus nôtre, de plus précieux est obscur à nous-mêmes, vous le savez bien. Il me semble que je perdrais l'être, si je me connaissais tout entière. Eh bien, je suis transparente pour quelqu'un, je suis vue et prévue, telle quelle, sans mystère, sans ombres, sans recours possible à mon propre inconnu, — à ma propre ignorance de moi-même !

Je suis une mouche qui s'agite et vivote dans l'univers d'un regard inébranlable ; et tantôt vue, tantôt non vue, mais jamais hors de vue. Je sais à toute minute que j'existe dans une attention toujours plus vaste et plus générale que toute ma vigilance, toujours plus prompte que mes soudaines et plus promptes idées. Mes plus grands mouvements de l'âme lui sont de petits événements insignifiants. Et cependant j'ai mon infini... que je sens. Je ne puis pas ne pas reconnaître qu'il est contenu dans le sien, et je ne puis consentir qu'il le soit. C'est une chose inexprimable, Monsieur, que je puisse penser et agir absolument comme je veux, sans jamais, *jamais*, pouvoir rien penser ni vouloir qui soit imprévu, qui soit important, qui soit inédit pour M. Teste !... Je vous assure qu'une sensation si constante et si étrange

donne des idées bien profondes... Je puis dire que ma vie me présente à toute heure un modèle sensible de l'existence de l'homme dans la divine pensée. J'ai l'expérience personnelle d'être dans la sphère d'un être comme toutes âmes sont dans l'Etre

Mais hélas ! cette même sensation d'une présence à laquelle on ne peut se soustraire et d'une si intime divination, n'est pas sans m'induire quelquefois en de viles pensées. Je suis tentée. Je me dis que cet homme est peut-être réprouvé, que je m'expose grandement dans son voisinage, et que je vis sous les feuilles d'un mauvais arbre... Mais je m'aperçois presqu'aussitôt que ces réflexions spécieuses dissimulent elles-mêmes le péril contre quoi elles me conseillent de me mettre en garde. Je devine dans leurs replis une suggestion bien habile de rêver à une autre vie

plus délicieuse, à d'autres hommes... Et je me fais horreur. Je reviens sur mon sort ; je sens qu'il est ce qu'il doit être ; je me dis que je *veux* mon sort, que je le choisis de nouveau à chaque instant ; j'entends intérieurement la voix si nette et si profonde de M. Teste qui m'appelle... Mais si vous saviez de quels noms !

Il n'y a pas de femme au monde nommée comme moi. Vous savez quels noms ridicules échangent les amants : quelles appellations de chiens et de perruches sont les fruits naturels des intimités charnelles. Les paroles du cœur sont enfantines. Les voix de la chair sont élémentaires. M. Teste, d'ailleurs, pense que l'amour consiste *à pouvoir être bêtes ensemble*, — toute licence de niaiserie et de bestialité. Aussi m'appelle-t-il à sa façon. Il me désigne presque toujours selon ce qu'il

veut de moi. A soi seul, le nom qu'il me donne me fait entendre d'un mot ce à quoi je m'attende, ou ce qu'il faut que je fasse. Quand ce n'est rien de particulier qu'il désire, il me dit : *Etre*, ou *Chose*. Et parfois il m'appelle *Oasis*, ce qui me plaît.

Mais il ne me dit jamais que je suis bête, — ce qui me touche bien profondément.

M. l'abbé, qui a une grande et charitable curiosité de mon mari, et une sorte de pitoyable sympathie pour un esprit si séparé, me dit franchement que M. Teste lui inspire des sentiments bien difficiles à accorder entre eux. Il me disait l'autre jour : *Les visages de Monsieur votre mari sont innombrables !*

Il le trouve « un monstre d'isolement et de connaissance singulière », et il l'explique, quoique à regret, par un orgueil de ces orgueils qui vous retran-

chent des vivants, et non seulement des actuels vivants, mais des vivants éternels ; — un orgueil qui serait tout abominable et quasi satanique, si cet orgueil n'était, dans cette âme trop exercée, tellement âprement tourné contre soi-même, et ne se connaissait si exactement, que le mal, peut-être, en était comme énervé dans son principe.

« *Il s'abstrait affreusement du bien*, me dit l'abbé, *mais il s'abstrait heureusement du mal... Il y a en lui je ne sais quelle effrayante* pureté, *quel détachement, quelle force et quelle lumière incontestables. Je n'ai jamais observé une telle absence de troubles et de doutes dans une intelligence très profondément travaillée. Il est terriblement tranquille ! On ne peut lui attribuer aucun malaise de l'âme, aucunes ombres intérieures, — et rien, d'ailleurs, qui dérive des instincts*

de crainte ou de convoitise... Mais rien qui s'oriente vers la Charité ».

« *C'est une île déserte que son cœur... Toute l'étendue, toute l'énergie de son esprit l'environnent et le défendent ; ses profondeurs l'isolent et le gardent contre la vérité. Il se flatte qu'il y est bien seul... Patience, chère dame. Peut-être, certain jour, trouvera-t-il quelque empreinte sur le sable... Quelle heureuse et sainte terreur, quelle épouvante salutaire, quand il connaîtra, à ce pur vestige de la grâce, que son île est mystérieusement habitée!...* »

Alors j'ai dit à M. l'abbé que mon mari me faisait penser bien souvent à un *mystique sans Dieu...*

— « *Quelle lueur !* a dit l'abbé, — *quelles lueurs, les femmes quelquefois tirent des simplicités de leurs impressions et des incertitudes de leur langage !...* »

Mais aussitôt, et à soi-même, il répliqua :

— « *Mystique sans Dieu !... Lumineux non-sens !... Voilà qui est bientôt dit !... Fausse clarté... Un mystique sans Dieu, Madame, mais il n'est point de mouvement concevable qui n'ait sa direction et son sens, et qui n'aille enfin quelque part !... Mystique sans Dieu !... Pourquoi pas un Hippogriffe, un Centaure !*

— *Pourquoi pas un Sphinx, Monsieur l'abbé ?* »

Il est d'ailleurs chrétiennement reconnaissant à M. Teste de la liberté qui m'est laissée de suivre ma foi et de me livrer à mes dévotions. J'ai toute licence d'aimer Dieu et de le servir, et je me puis partager très heureusement entre mon Seigneur et mon cher époux.

M. Teste quelquefois me demande de lui parler de mon oraison, de lui expliquer aussi exactement que je le puisse, comment je m'y mets, comment je m'y applique et m'y soutiens, et il désire de savoir si je m'y abîme aussi véritablement que je le crois. Mais à peine j'ai commencé de chercher mes mots dans mon souvenir, il me devance, il s'interroge soi-même, et se mettant prodigieusement à ma place, il me dit sur ma propre prière de telles choses, il m'en donne de telles précisions qu'elles l'éclairent, la rejoignent en quelque sorte dans son altitude secrète, — et qu'il m'en communique la disposition et le désir !... Il y a dans son langage je ne sais quelle puissance de faire voir et entendre ce que l'on a de plus caché... Et cependant, ce sont des propos humains que les siens, rien qu'humains ; ce ne sont que les formes très intimes

de la foi reconstituées par artifice, et articulées à merveille par un esprit incomparable d'audace et de profondeur ! On dirait qu'il a froidement exploré l'âme fervente... Mais il manque affreusement à cette recomposition de mon cœur brûlant et de sa foi, son essence qui est *espérance*... Il n'y a pas un grain d'espérance dans toute la substance de M. Teste ; et c'est pourquoi je trouve un certain malaise dans cet exercice de son pouvoir.

Je n'ai plus grand chose à vous dire aujourd'hui. Je ne m'excuse pas d'avoir écrit si longuement, puisque vous me l'avez demandé et que vous vous dites d'une avidité insatiable de tous les faits et gestes de votre ami. Il faut en finir cependant. Voici l'heure de la promenade quotidienne. Je vais mettre mon chapeau. Nous irons doucement

par les ruelles fort pierreuses et tortueuses de cette vieille ville que vous connaissez un peu. Nous allons, à la fin, où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière, et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres; tous les *absents* possibles, et de tous les genres. On dirait qu'ils recherchent leurs éloignements mutuels. Ils doivent aimer de se voir sans se connaître, et leurs amertumes séparées sont accoutumées à se rencontrer. L'un traîne sa maladie, l'autre est pressé par son angoisse; ce sont des ombres qui se fuient; mais il n'y a pas d'autre lieu pour y fuir les autres que celui-ci, où la même idée de la solitude attire invinciblement cha-

cun de tous ces êtres absorbés. Nous serons tout à l'heure dans cet endroit digne des morts. C'est une ruine botanique. Nous y serons un peu avant le crépuscule. Voyez-nous, marchant à petits pas, livrés au soleil, aux cyprès, aux cris d'oiseau. Le vent est froid au soleil, le ciel trop beau parfois me serre le cœur. La cathédrale cachée sonne. Il y a, par-ci, par-là, des bassins ronds et surhaussés qui me viennent à la ceinture. Ils sont pleins jusqu'à la margelle d'une eau noire et impénétrable, sur laquelle sont appliquées les énormes feuillles du Nymphea Nelumbo ; et les gouttes qui s'aventurent sur ces feuilles roulent et brillent comme du mercure. M. Teste se laisse distraire par ces grosses gouttes vivantes, ou bien il se déplace lentement entre les « planches » à étiquettes vertes, où les spécimens du règne végétal sont plus ou

moins cultivés. Il jouit de cet ordre assez ridicule et se complait à épeler les noms baroques :

Antirrhinum Siculum
Solanum Warscewiezii ! ! !

Et ce *Sisymbriifolium*, quel patois !... Et les *Vulgare*, et les *Asper*, et les *Palustris*, et les *Sinuata*, et les *Flexuosum*, et les *Prœaltum ! ! !*

— *C'est un jardin d'épithètes*, dit-il l'autre jour, *jardin dictionnaire et cimetière...*

Et après un temps, il se dit : « *Doctement mourir... Transiit classificando.* »

Recevez, Monsieur et Ami, tous nos remerciements, et nos bons souvenirs.

EMILIE TESTE.

EXTRAITS DU LOG-BOOK DE MONSIEUR TESTE

Une prière de M. Teste : Seigneur, j'étais dans le néant, infiniment nul et tranquille. J'ai été dérangé de cet état pour être jeté dans le carnaval étrange... et fus par vos soins doué de tout ce qu'il faut pour pâtir, jouir, comprendre et me tromper ; mais ces dons inégaux.

Je vous considère comme le maître de ce noir que je regarde quand je pense, et sur lequel s'inscrira la dernière pensée.

Donnez, ô Noir, — donnez la suprême pensée...

Mais toute pensée généralement quelconque peut être « suprême pensée ».

S'il en était autrement, s'il en fût une *suprême en soi* et *par soi*, nous pourrions la trouver par réflexion ou par hasard ; et étant trouvée, devrions mourir. Ce serait pouvoir mourir d'une certaine pensée, seulement parce qu'elle n'a point de suivante.

Je confesse que j'ai fait une idole de mon esprit, mais je n'en ai pas trouvé d'autre. Je l'ai traitée par des offrandes, par des injures. Non comme chose mienne. Mais...

⁂

Analogie du mot de de Maistre sur la conscience d'un honnête homme ! Je ne sais pas ce qu'est la conscience

d'un sot, mais celle d'un homme d'esprit est pleine de sottises.

* * *

Je ne sais pas telle chose ; je ne puis pas saisir telle chose, mais je *sais* Portius qui la possède. Je possède mon Portius, que je manœuvre en tant qu'homme et qui contient ce que je ne sais pas.

* * *

Il y a des personnages qui sentent que leurs sens les séparent du réel, de l'être. Ce sens en eux *infecte* leurs autres sens.

Ce que je vois m'aveugle. Ce que j'entends m'assourdit. Ce en quoi je sais, cela me rend ignorant. J'ignore en tant et pour autant que je sais. Cette

illumination devant moi est un bandeau et recouvre ou une nuit ou une lumière plus... Plus quoi ? Ici le cercle se ferme, de cet étrange renversement. La connaissance comme un nuage sur l'être ; le monde brillant comme taie et opacité.

Otez toute chose que j'y voie.

***

Cher Monsieur, vous êtes parfaitement « dénué d'intérêt ». — Mais pas votre squelette — ni votre foie, ni lui-même votre cerveau. — Et ni votre air bête et ni ces yeux tard venus — et toutes vos idées. — Que ne puis-je seulement connaître le mécanisme d'un sot !

Je ne suis fait pour les romans ni pour les drames. Leurs grandes scènes, colères, passions, moments tragiques, loin de m'exalter me parviennent comme de misérables éclats, des états rudimentaires où toutes les bêtises se lâchent, où l'être se simplifie jusqu'à la sottise et il se noie au lieu de nager dans les circonstances de l'eau.

Je ne lis pas dans le journal ce drame sonore, cet événement qui fait palpiter tout cœur. Où me conduiraient-ils, sinon rien qu'au seuil même de ces problèmes abstraits où je suis déjà tout entier situé ?

*
* *

Je suis rapide ou rien. — Inquiet, explorateur effréné. Parfois je me reconnais à une vue particulièrement personnelle et capable de généralisation.

Ces vues tuent les autres vues qui ne peuvent être portées au général, — soit défaut de puissance chez le voyant, soit par autre cause ?

Il en résulte un individu ordonné selon les puissances de ses pensées.

*
* *

Homme toujours debout sur le cap Pensée, à s'écarquiller les yeux sur les limites ou des choses, ou de la vue...

Il est impossible de recevoir la « vérité » de soi-même. Quand on la sent se former (c'est une impression), on forme

du même coup un *autre soi inaccoutumé*... dont on est fier, — dont on est jaloux... (C'est un comble de politique interne).

Entre Moi clair et Moi trouble ; entre Moi juste et Moi coupable, il y a de vieilles haines et de vieux arrangements, de vieux renoncements et de vieilles supplications.

* * *

Sorte de prière particulière :

« Je remercie cette injustice, cet affront qui m'a réveillé et dont la vive sensation m'a jeté loin de sa cause ridicule, me donnant aussi la force et le goût de ma pensée tellement qu'enfin mes travaux ont eu le bénéfice de ma colère ; la recherche de mes lois a profité de l'incident. »

***

Pourquoi j'aime ce que j'aime ? Pourquoi je hais ce que je hais ?

Qui n'aurait le désir de renverser la table de ses désirs et de ses dégoûts ? De changer le sens de ses mouvements instinctifs ?

Comment se peut-il que je sois à la fois comme une aiguille aimantée et comme un corps indifférent ?...

Je contiens un être moindre auquel il me faut obéir sous une peine inconnue, qui est mort.

Aimer, haïr sont au-dessous.

Aimer, haïr — *paraissent* à moi des hasards.

***

C'est ce que je porte d'inconnu à moi-même qui me fait moi.

C'est ce que j'ai d'inhabile, d'incertain qui est bien moi-même.

Ma faiblesse, ma fragilité...

Les lacunes sont ma base de départ. Mon impuissance est mon origine.

Ma force sort de vous. Mon mouvement va de ma faiblesse à ma force.

Mon dénuement réel engendre une richesse imaginaire ; et je suis cette symétrie ; je suis l'acte qui annule mes désirs.

Il y a en moi quelque faculté plus ou moins exercée, de considérer, — et même de devoir considérer — mes goûts et mes dégoûts comme purement accidentels.

Si j'en savais plus, peut-être verrais-je une nécessité — au lieu de ce hasard. — Mais voir cette nécessité, cela est encore distinct... Ce qui me contraint n'est pas moi.

* *

Soumets-toi tout entier à ton meilleur moment, à ton plus grand souvenir.

C'est lui qu'il faut reconnaître comme roi du temps,

Le plus grand souvenir,

L'état où doit te reconduire toute discipline.

Lui qui te donne de te mépriser, ainsi que de te préférer justement.

Tout par rapport à Lui, qui installe dans ton développement une mesure, des degrés.

Et s'il est dû à quelque autre que toi — nie-le et sache-le.

Centre de ressort, de mépris, de pureté.

Je m'immole intérieurement à ce que je voudrais être !

L'idée, le principe, l'éclair, le premier moment du premier état, le saut, le bond hors de la suite... A d'autres, préparations et exécutions. Jette là le filet. Voici le lieu de la mer où vous trouverez. Adieu.

... Vieux désir (te revoilà périodique souffleur) de tout reconstruire en matériaux purs : rien que d'éléments définis, rien que de relations nettes, rien que de contacts et de contours dessinés, rien que de formes conquises, et pas de vague.

***

Méditations sur son ascendance, sa descendance.

Etrangeté de ces échos de l'UN.

Quoi, ce bloc moi trouve des parties hors de lui !...

... Cette manière de regarder qui me contient tout entier, qui présage, prépare dans un certain sourire toute mon explicite pensée, — cette tenue de la *Chose* entre le pli du coin gauche de ma bouche et les pressions des paupières et les torsions des moteurs de l'œil - cet acte essentiel de moi, cette définition, cette condition singulière - existe sur cet autre visage, sur ce visage de quelque mort, sur celui-ci déjà, encore sur cet autre - en divers âges, époques - Eh ! je le sais bien - ces exemplaires n'ont pas éprouvé les mêmes choses ;

bien diverses leurs expériences et leurs sciences... mais - n'importe ! - *Ils ne se trompent pas entre eux* - Ils se devinent.

Admirable parenté mathématique des hommes - Que dire de cette forêt de relations et de correspondance ? (Nous n'avons pas même la moitié des mots que les Romains avaient pour en parler). Quels mélanges et quelles diffusions !

ENSEMBLE

Autrui, ma caricature, mon modèle, les deux.

Autrui que j'immole justement dans le silence ; que je brûle sous le nez de mon — âme !

Et Moi ! que je déchire, et que je nourris de sa propre substance toujours re-mâ-chée, seul aliment pour qu'il s'accroisse !

* * *

Autrui que j'aime faible ; que fort, j'adore et bois — je te préfère intelligent et passif... à moins que, rareté, et jusqu'à ce que, peut-être - un autre *Même* paraisse - une réponse précise...

En attendant, qu'importe le reste !

* * *

Je sens infiniment le pouvoir, le vouloir, parce que je sens infiniment l'informe et le hasard qui les baigne, les tolère, et tend à reprendre sa fatale liberté, sa figure indifférente, son niveau d'égale chance.

* * *

En quoi cet après-midi, cette fausse lumière, cet aujourd'hui, ces incidents

connus, ces papiers, ce tout quelconque se distingue-t-il d'un autre tout, d'un *avant-hier ?* Les sens ne sont pas assez subtils pour voir que des changements ont eu lieu. Je sais bien que ce n'est le même jour, mais je ne fais que le savoir.

Pas assez subtils, mes sens, pour défaire cette œuvre si fine ou si profonde qui est le passé ; pas assez subtils pour que je distingue que ce lieu ou ce mur ne sont pas identiques, peut-être, à ce qu'ils étaient l'autre jour.

POÈME

(traduit du langage Self)

J'allais peut-être vous aimer,
O mon Esprit !
Mais je m'avise
Que je vous aimais tant, déjà !
J'allais peut-être vous aimer,

O mon Esprit !

Mais je m'avise, ô mon Esprit,

Que je t'aimais déjà d'une tout autre sorte !

Tu te fais souvenir non d'autres, mais de toi,

Et tu deviens toujours plus semblable à nul autre,

Plus autrement le même, et plus même que moi.

O Mien — mais qui n'es pas encor tout à fait Moi !

SI LE MOI POUVAIT PARLER

Quelle injure qu'un compliment ! — On ose me louer ! Ne suis-je pas au-dessus de toute qualification ? Voilà ce que dirait un Moi, si lui-même *osait !* —

Et si le Moi pouvait parler (Refrain).

LE RICHE D'ESPRIT

Cet homme avait en soi de telles possessions, de telles perspectives, il était fait de tant d'années de lectures, de réfutations, de méditations, de combinaisons internes, d'observations ; de telles ramifications, que ses réponses étaient difficiles à prévoir ; qu'il ignorait lui-même à quoi il aboutirait, quel aspect le frapperait enfin, quel sentiment prévaudrait en lui, quels crochets et quelle simplification inattendue se feraient, quel désir naîtrait, quelle riposte, quels éclairages.

Peut-être était-il parvenu à cet étrange état de ne pouvoir regarder sa propre décision ou réponse intérieure, que sous l'aspect d'un expédient, sachant bien que le développement de son

attention serait infini et que l'*idée* d'en *finir* n'a plus aucun sens, dans un esprit qui se connaît assez. Il était au degré de *civilisation intérieure* où la conscience ne souffre plus d'opinions qu'elle ne les accompagne de leur cortège de modalités, et qu'elle ne se repose, (si c'est là se reposer) que dans le sentiment de ses prodiges, de ses exercices, de ses substitutions, de ses précisions innombrables.

... Dans sa tête où derrière les yeux fermés se passaient des rotations curieuses, — des changements si variés, si libres et pourtant si limités, — des lumières comme celles que ferait une lampe portée par quelqu'un qui visiterait une maison dont on verrait les fenêtres dans la nuit, comme des fêtes éloignées, des foires de nuit, mais qui pourraient se changer en gares et en sauvageries si l'on pouvait en appro-

cher — ou en effrayants malheurs, — ou en vérités et révélations...

C'était comme le sanctuaire et le lupanar des possibilités.

L'habitude de méditation faisait vivre cet esprit au milieu — au moyen — d'états rares ; dans une supposition perpétuelle d'expériences purement idéales ; dans l'usage continuel des conditions-limites et des phases critiques de la pensée...

Comme si les raréfactions extrêmes, les vides inconnus, les températures hypothétiques, les pressions et les charges monstrueuses avaient été ses ressources naturelles — et que rien ne pût être pensé en lui qu'il ne le soumît par cela seul au traitement le plus énergique et ne recherchât tout le domaine de son existence.

* * *

Ce goût, et parfois ce talent de la *transcendance*, — (j'entends par là une incohérence *réelle*, plus vraie que toute cohérence proposée, avec le sentiment d'être ce qui passe *immédiatement* d'une chose à l'autre, de traverser en quelque manière les plus divers ordres — ordres de grandeur... points de vue, accommodations étrangères... Et ces brusques retours à soi, coupant quoi que ce soit ; et ces vues bifides, ces attentions tripodes, ces contacts dans un autre monde de choses séparées dans *le leur*... C'est moi.

* * *

Méprise tes pensées, comme d'elles-mêmes elles passent. — Et repassent !...

* * *

LE JEU PERSONNEL.

Règle du jeu.

La partie est gagnée si l'on se trouve digne de son approbation.

Si la partie gagnée l'a été par calcul avec volonté, suite et lucidité, — le gain est le plus grand possible.

L'HOMME DE VERRE

« Si droite est ma vision, si pure ma sensation, si maladroitement complète ma connaissance, et si déliée, si nette ma représentation, et ma science si achevée que je me pénètre depuis l'extrémité du monde jusqu'à ma parole silencieuse ; et de l'informe *chose* qu'on désire se levant, le long de fibres

connues et de centres ordonnés, je me *suis*, je me réponds, je me réflète et me répercute, je frémis à l'infini des miroirs — je suis de verre. »

***

Ma solitude — qui n'est que le manque depuis beaucoup d'années, d'*amis* longuement, profondément vus ; de conversations étroites, dialogues sans préambules, sans finesses que les plus rares, elle me coûte cher. — Ce n'est pas vivre que vivre sans objections, sans cette résistance vivante, cette proie, cette autre personne, adversaire, reste individué du monde, obstacle et ombre du moi — autre moi — intelligence rivale, irrépressible — ennemi le meilleur ami, hostilité divine, fatale, — intime.

Divine, car supposé un dieu qui vous

imprègne, pénètre, infiniment domine infiniment devine — sa joie d'être combattu par sa créature qui essaie imperceptiblement d'être ; se sépare... La dévorer et qu'elle renaisse ; et une joie commune et un agrandissement.

Si nous savions, nous ne parlerions pas — nous ne penserions pas, nous ne nous parlerions pas.

La connaissance est comme étrangère à l'être même — Lui s'ignore, s'interroge, se fait répondre...

***

De quoi j'ai souffert le plus ? Peut-être de l'habitude de développer toute ma pensée — d'aller jusqu'au bout en moi.

* * *

Je méprise vos idées pour les considérer en toute clarté et presque comme l'ornement futile des miennes ; et je les vois comme on voit en pleine eau pure, dans un vase de verre, trois ou quatre poissons rouges faire, en circulant, des découvertes toujours naïves et toujours les mêmes.

* * *

Je ne suis pas bête parce que toutes les fois que je me trouve bête, je me nie — je me tue.

* * *

Dégoûté d'avoir raison, de faire ce qui réussit, de l'efficacité des procédés, essayer autre chose.

TABLE

Préface 9

La soirée avec M. Teste. 21

Lettre d'un ami 55

Lettre de Madame Émilie Teste 83

Extraits du log-book de Monsieur Teste. . 115

13 (b) 14-10.

Date Due

Mr15'37			
Mr22'37			
My1'42			

Library Bureau Cat. no. 1137

35752
Valery
843
V166m

Monsieur Teste

35752
843
V166m

3/4